

La Mariquita elle-même, qui aurait pu renverser l'échafaudage de notre fortune, si péniblement élevé, se résigne et va partir.

Bravo fille, va !

J'ai toujours eu un faible pour elle !

Le mariage fait, la Marquessa retournée en Amérique, je ferai réaliser sa fortune à Ouchillo, et nous partagerons fraternellement de la main à la main.

C'est une petite opération très-urgente et très-utile.

Je placerai ma part en sûreté, et alors arrive qui plante !

J'aurai toujours un bon petit morceau de brioche sur la planche...

Il se gratta le front.

—Me séparerai-je de Ouchillo ?

Non, pas tout de suite.

À quoi bon ?

Il sera toujours prudent de le surveiller...

Puis, en restant avec lui... je continuerai de partager sa part... sans toucher à la mienne... et je ferai valoir mes fonds, au lieu de vivre dessus... ce qui serait trop bête, après tout,

Il sourit, à cette agréable idée.

—Allons, tout va pour le mieux, et s'il arrivait un accident à ce pauvre duo... mon Dieu, il faut tout prévoir ici-bas... cela me priverait d'un ami... c'est vrai... mais j'aurais toujours sauvé une notable partie du sac... et c'est là l'important !

Il fit quelques tours dans sa chambre.

—Maintenant, travaillons. Posons les bases de ce riant avenir.

Ceci dit, après avoir soigneusement fermé à double tour la porte qui communiquait avec le jardin de l'hôtel, et se sentant, désormais, bien seul, et à l'abri de tous les regards indiscrets, il se mit devant une table, garnie de « tout ce qu'il faut pour écrire, » y étala les diverses pièces officielles relatives à la mort de Jean Pruneau, dit Ouchillo, et les examina attentivement, en connaisseur, avant de leur faire subir les diverses opérations intelligentes qui devaient y assurer la substitution de la personnalité de Louis Clermont à celle du susdit Ouchillo.

Cette occupation importante employa toute la journée et une partie de la soirée.

Cela était minutieux, et il ne fallait négliger aucun détail, la petite erreur pouvant révéler le faux à des yeux exercés.

Depuis longtemps, il avait, d'ailleurs, étudié les diverses signatures autographes et il les imitait, ainsi qu'il eût dit dans son langage imagé « comme père et mère ! »

Il commença donc par laver les papiers, c'est à dire par les plonger dans un bain « ad hoc » qui enleva tout ce qui était écriture, sans altérer l'impression et les cachets officiels, à l'encre grasse.

Ceci fait, il mit les feuillets sous presse, afin de les sécher.

Puis, quand, ils furent secs, le lavage les ayant blanchis à l'excès et quelque peu décolorés, il les replongea dans un second bain, destiné à leur rendre la colle et la nuance enlevés.

De nouveau, il les remit sous presse.

Quand ils en sortirent, pour la seconde fois, le papier avait repris son aspect naturel.

Il ne restait plus qu'à remplir les blancs et à reproduire les signatures primitives disparues.

Cela ne prit qu'un instant.

Louis Clermont était réellement doué, de ce côté, et il n'y avait guère d'écriture et de paraphe qu'il ne pût imiter, en perfection, après quelques heures d'étude.

Cette tâche terminée, il contempla son travail.

O'était merveilleux d'exactitude.

Impossible de deviner, ou même de soupçonner la fraude.

—Et voilà ! fit-il en sifflant entre ses dents un air apprî, autrefois, au bague.

—Cela tromperait l'œil d'une mère ! ajouta-t-il avec un certain orgueil.

Maintenant Louis Clermont est bien mort : mort à tout jamais !

Il n'y a plus qu'à pâlir un peu l'encre, qu'à froisser, à salir ces pièces, à leur redonner les plis naturels.

Ce n'est rien.

Il se frotta doucement les mains.

Mais il n'était pas homme à s'endormir sur ses lauriers.

Promptement, il fit disparaître toutes les traces de ce travail méritoire, mais pour lequel, — tant le monde est ingrat ! — on ne l'eût point récompensé.

—Ce n'est pas plus difficile que ça !

Dans trois jours, on affichera les bans.

Dans trois semaines les « jeunes gens » feront souche d'honnêtes gens, et on ne saura jamais que, dans leurs veines, comme dans celles de leurs enfants, coule le sang d'un forçat et d'un assassin incendiaire, et que le bien-être et le bonheur dont ils vont jouir, à la face de la société bégueule, ont été ramassés dans le meurtre d'un frère par son frère et sont la récompense d'une quantité innombrable de faux en écritures publiques et privées.

Il s'arrêta.

—Quelle comédie que la vie !

Il s'arrêta encore.

—Maintenant, allons rigoler ! je l'ai bien gagné.

La nuit était venue.

Il s'habilla d'un costume sombre et sévère, et sortit par la porte de derrière, qui lui permettait de s'absenter, alors qu'on le croyait paisiblement étendu entre ses deux draps.

Il était tard.

Il avait faim, n'ayant point dîné.

Il gagna un cabaret de sa connaissance, s'y fit servir un plantureux repas, énergiquement assaisonné, et abondamment arrosé, et alla « rigoler » le reste de la nuit.

Il ne rentra qu'au matin.

Malgré sa fatigue, il ne voulut point perdre la journée qui se levait.

Aussi, après avoir changé de vêtement, et s'être baigné la tête dans l'eau froide, voyant qu'il était neuf heures du matin, il se dirigea vers l'hôtel principal, où habitait le duo de Kaudos, afin d'avoir avec lui une conversation décisive, et de lui annoncer que tout était arrangé suivant son plan.

Le temps était splendide.

Le soleil, déjà chaud, jetait à flots ses rayons d'or dans la verdure, rafraîchie par la nuit, du petit parc, au milieu duquel s'élevait l'habitation que nous connaissons pour y avoir pénétré plusieurs fois déjà.

Au moment où Louis Clermont, redevenu l'infondant Bernard, s'appêtait à gravir les marches du perron, il aperçut les domestiques massés, à l'entrée du vaste corridor qui desservait le rez-de-chaussée, parlant avec animation, faisant de grands gestes, paraissant très-troublés et très-amusés.

Le vieux forçat s'arrêta inquiet.

Il était défiant, par habitude et par position.

Quand on a le passé qu'il traînait derrière lui, et quand on porte, sur ses épaules, le présent que nous savons, tout ce qui est